

ACT'EE

Action des Collectivités
Territoriales pour
l'Efficacité Énergétique



Mémoires en transition

Récits de celles et ceux qui la font



Programme
financé
par



Les certificats
D'ÉCONOMIES
D'ÉNERGIE

Éditeur :

ACTEE

Direction de la publication :

Guillaume Perrin, directeur ACTEE,
Directeur de la SASU FNCCR

Coordination éditoriale :

Marine Aupiais, responsable communication

Rédaction :

Olivier Descamps, journaliste, plume
et producteur de podcasts et de balades sonores
L'heure de la prose www.lheuredelaprose.fr

Maquette et graphisme :

Christophe Broggi, graphiste,
sous la direction de Pauline Canoen,
chargée de communication

Impression :

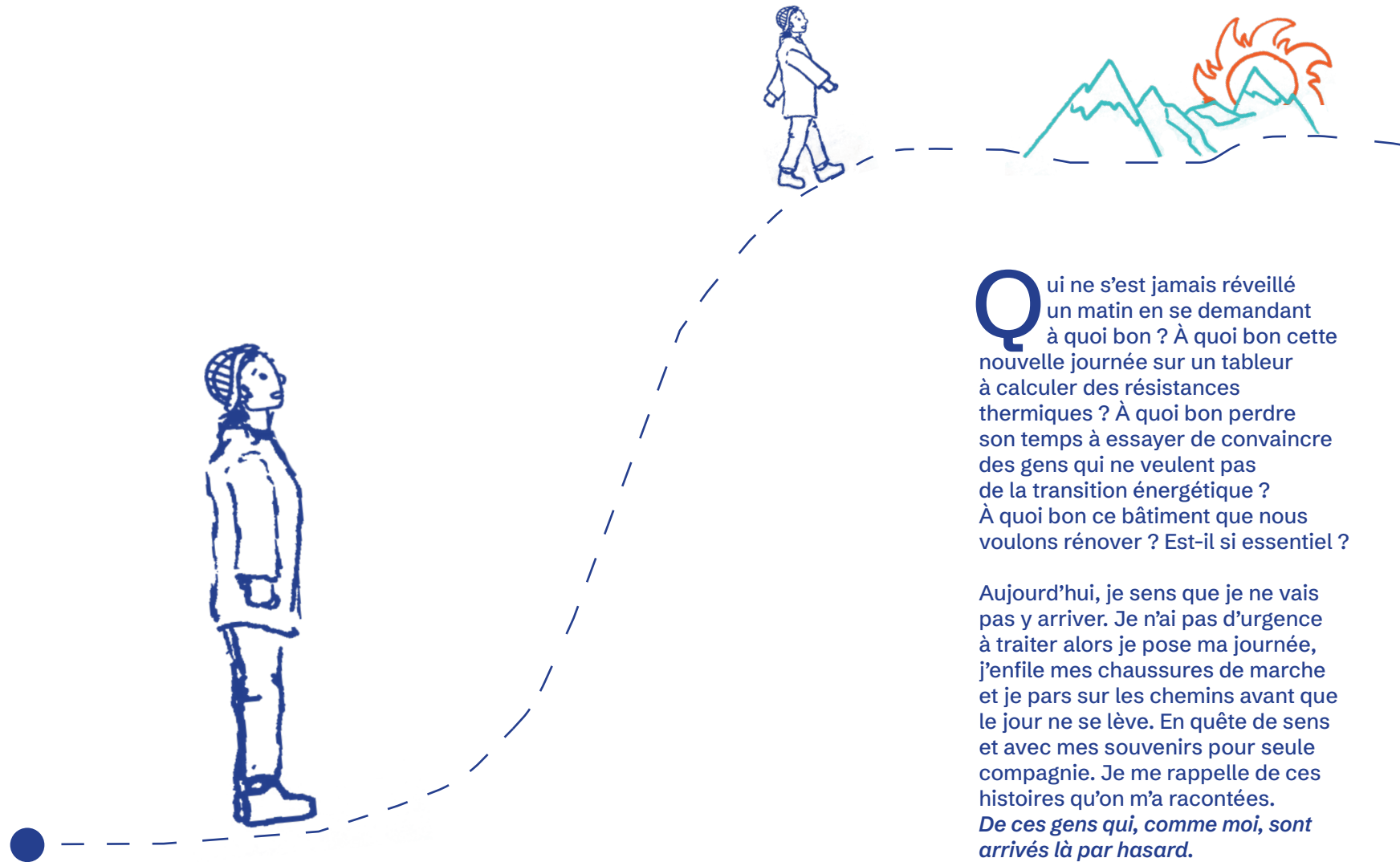
Groupe Exprim

Remerciements

Merci à toutes celles et ceux qui ont accepté de confier un souvenir, de faire résonner une image, un lieu, un moment. Ce carnet est né de ces voix croisées, de ces fragments de mémoire déposés en chemin. Ensemble, ils composent un récit collectif, sincère et vivant, qui donne à voir les enjeux de la rénovation énergétique autrement — en se promenant à travers les multiples facettes du sujet : confort et inconfort, sobriété, lien à l'enfance, à l'habitat, au vivant. Merci à celles et ceux qui, en coulisses, ont rendu possible cette traversée : pour leur écoute, leur plume, leur regard, leur patience.

Et merci à Guillaume Perrin, pour avoir accompagné ce projet singulier, qui mêle mémoire personnelle et enjeux collectifs.

Édité en Mai 2025



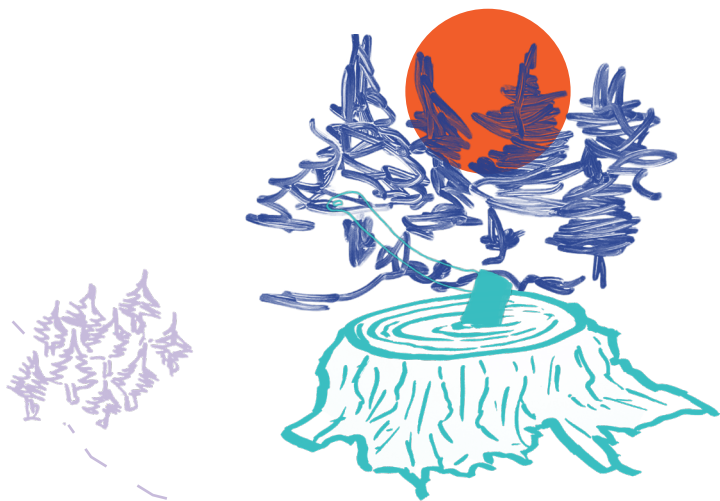
Qui ne s'est jamais réveillé un matin en se demandant à quoi bon ? À quoi bon cette nouvelle journée sur un tableur à calculer des résistances thermiques ? À quoi bon perdre son temps à essayer de convaincre des gens qui ne veulent pas de la transition énergétique ? À quoi bon ce bâtiment que nous voulons rénover ? Est-il si essentiel ?

Aujourd'hui, je sens que je ne vais pas y arriver. Je n'ai pas d'urgence à traiter alors je pose ma journée, j'enfile mes chaussures de marche et je pars sur les chemins avant que le jour ne se lève. En quête de sens et avec mes souvenirs pour seule compagnie. Je me rappelle de ces histoires qu'on m'a racontées.
De ces gens qui, comme moi, sont arrivés là par hasard.



« Le sentiment d'avoir trouvé ce que je cherchais plus jeune »

Baptiste Van de Castele,
économe de flux de la communauté
urbaine Caen la mer



Et puis en troisième, j'ai fait un stage chez un exploitant forestier pas franchement écolo. Je n'ai pas aimé ce que j'ai découvert. Je me souviens notamment lui avoir demandé s'il pouvait me montrer quelques arbres remarquables.



On doit parfois faire un pas de côté pour faire ce qui correspond à nos envies. Enfant, je m'imaginais ingénieur des eaux et forêts. D'abord parce que mon père en avait rêvé avant moi avant de bifurquer vers autre chose. Ensuite parce que vers sept-huit ans, je passais mes mercredis dans la forêt de mon grand-père avec ma sœur et mes cousines. Nous allions le plus loin possible avec un sécateur pour couper les ronces et faire des cabanes.



Il n'a même pas compris la question, convaincu que dès qu'un arbre grandit, on n'a qu'une chose à faire : le couper. Je suis convaincu qu'on a besoin d'exploiter les forêts, mais la rentabilité financière de court terme ne doit pas tout emporter. Je me suis trouvé confronté à ce même dilemme des années plus tard, en bureau d'étude, constatant qu'on se précipitait pour demander des permis de construire avant la mise en œuvre des nouvelles réglementations thermiques ou que l'on concevait des bâtiments non pérennes parce qu'il fallait absolument tenir les objectifs.

En étant économe de flux, j'ai le sentiment d'avoir trouvé ce que je cherchais plus jeune. D'être finalement plus en lien avec l'environnement et la nature que certains forestiers.



“ Du patrimoine à l'énergie ”

Hortense Fournel,
coordinatrice du pôle « animation et réseaux »
chez ACTEE

Grandissant à Paris, j'ai profité d'une grande richesse culturelle et patrimoniale : les musées bien sûr, mais aussi l'hôtel de ville par exemple. En CE2, ma classe y a été accueillie à l'issue d'un concours de poésies auquel mon enseignant, amoureux des lettres, nous avait proposé de participer. Ce vieux bâtiment ostentatoire m'a impressionné par sa taille. Mon collège avait lui aussi un certain cachet : de la pierre, de la brique, de belles galeries... Le froid omniprésent en revanche. L'été, je passais pas mal de temps dans le village de mes grands-parents, l'occasion d'organiser des fêtes de familles dans un ancien presbytère appartenant à la municipalité et dans lequel j'ai de nombreux souvenirs.

Mon goût pour tous ces bâtiments m'a sans doute poussée à me lancer dans des études de développement du patrimoine. Sauf que ma vision a vite évolué. De fil en aiguille, je me suis intéressée au patrimoine naturel. Donc à l'environnement. Donc à l'énergie et à la rénovation. Donc aux bâtiments. M'y voilà revenue !

Les profs nous disaient parfois de garder nos manteaux.



« C'est le côté social du travail des artisans qui m'attire »

Hervé Delva,
conseiller délégué à la gestion et à l'amélioration
du patrimoine immobilier, à la gestion des espaces
verts et à la propreté de Hazebrouck

J'ai travaillé toute ma vie sur des questions énergétiques grâce à mes yeux d'enfant. En troisième, je suis cloué au lit plusieurs jours. Une mauvaise grippe. J'en profite pour regarder à la télé une série d'émissions sur les métiers du bâtiment. À la fin de la semaine, je sais enfin ce que je veux faire : plombier-chauffagiste. Les tuyaux, les radiateurs, ça fascine le gamin que je suis. Surtout, avec leur camionnette pour aller dépanner les gens, les artisans me donnent le sentiment d'avoir d'une grande liberté et d'être utiles.

Déménageant souvent, je n'ai pas tant d'amis que ça et je pratique l'équitation qui est un sport plutôt solitaire. Les artisans du bâtiment semblent sans cesse faire de nouvelles rencontres. L'intérêt technique du métier vient plus tard : en BEP, en BTS, durant ma carrière quand je travaille dans le nucléaire puis

comme consultant sur les énergies renouvelables. Mais à l'époque, même si je passe pas mal de temps avec mon père à bricoler des trains électriques, c'est vraiment le côté social du travail des artisans qui m'attire.

Côté énergétique, rien d'exceptionnel à la maison. Nous sommes avant le premier choc pétrolier et chez moi, ce n'est pas mieux que chez les autres : pas d'isolation et cette odeur si caractéristique du chauffage au fioul. En BEP, j'ai enfin les mains dans le cambouis. L'enseignement est théorique et pratique. Avec quelques bons élèves, nous sommes choisis pour intervenir ici ou là. Un jour, nous refaisons même l'installation du directeur du collège... qui ne doit pas payer grand-chose. On parle d'une autre époque !





Il fait encore nuit quand
je sors... du moins officiellement.
J'aimerais profiter des étoiles,
mais tout est allumé. Je m'en réjouis
au moment de traverser le boulevard
investi par les automobilistes
lève-tôt. Moins dans les rues
périphériques. *Difficile de ne pas
éprouver un sentiment de gâchis.*

« J'ai redécouvert les nuits noires »

David Clausse,
directeur général du Syndicat départemental
d'énergie d'Ille-et-Vilaine

Monter me coucher, ouvrir la fenêtre, écouter le bruit de la fontaine, regarder la voie lactée quelques minutes. Ces petits souvenirs d'enfance sont vivaces. Quand j'entends de l'eau couler, je m'imagine à nouveau en Haute-Marne, chez mes grands parents, à profiter de la nuit estivale avec mon petit frère. Dans le village de Poulangy, il n'y avait pas d'éclairage nocturne et nous en profitions autant que possible, d'autant que pendant l'année, dans la ville du Pas-de-Calais que nous habitons, les lampadaires étaient omniprésents, y compris le long de la route nationale voisine. Comme si un bassin minier avait besoin de bien montrer qu'il ne manque pas d'énergie. J'ai redécouvert ces nuits noires lors d'un voyage à Madagascar avec mes enfants durant lequel nous avons passé du temps à regarder les étoiles, allant nous coucher quand la lumière disparaissait.

C'était une bonne occasion de s'interroger. On a beaucoup parlé d'extinction nocturne pendant la crise des prix de l'énergie. Mais au-delà des économies et de la protection de la biodiversité, vivre au rythme du soleil n'est peut-être pas si aberrant !



Un quart du ciel gâché.
Dommage.



Vincent Kentzinger,
économe de flux à la Communauté
d'agglomération d'Épinal

Avec mon télescope, j'ai passé pas mal de temps à observer les étoiles chez mes parents... me tournant le moins possible vers le halo de pollution lumineuse dominant Saint-Dié-des-Vosges, à une dizaine de kilomètres. Un quart du ciel gâché. Dommage.



J'ai grandi dans un village peu éclairé. Sans pollution lumineuse. Avec mon frère, nous aimions manger dehors puis regarder le ciel. Nous posons des questions - jusqu'où ça va ? -. Laisser nos esprits divaguer en silence - que se passe-t-il là-haut ?

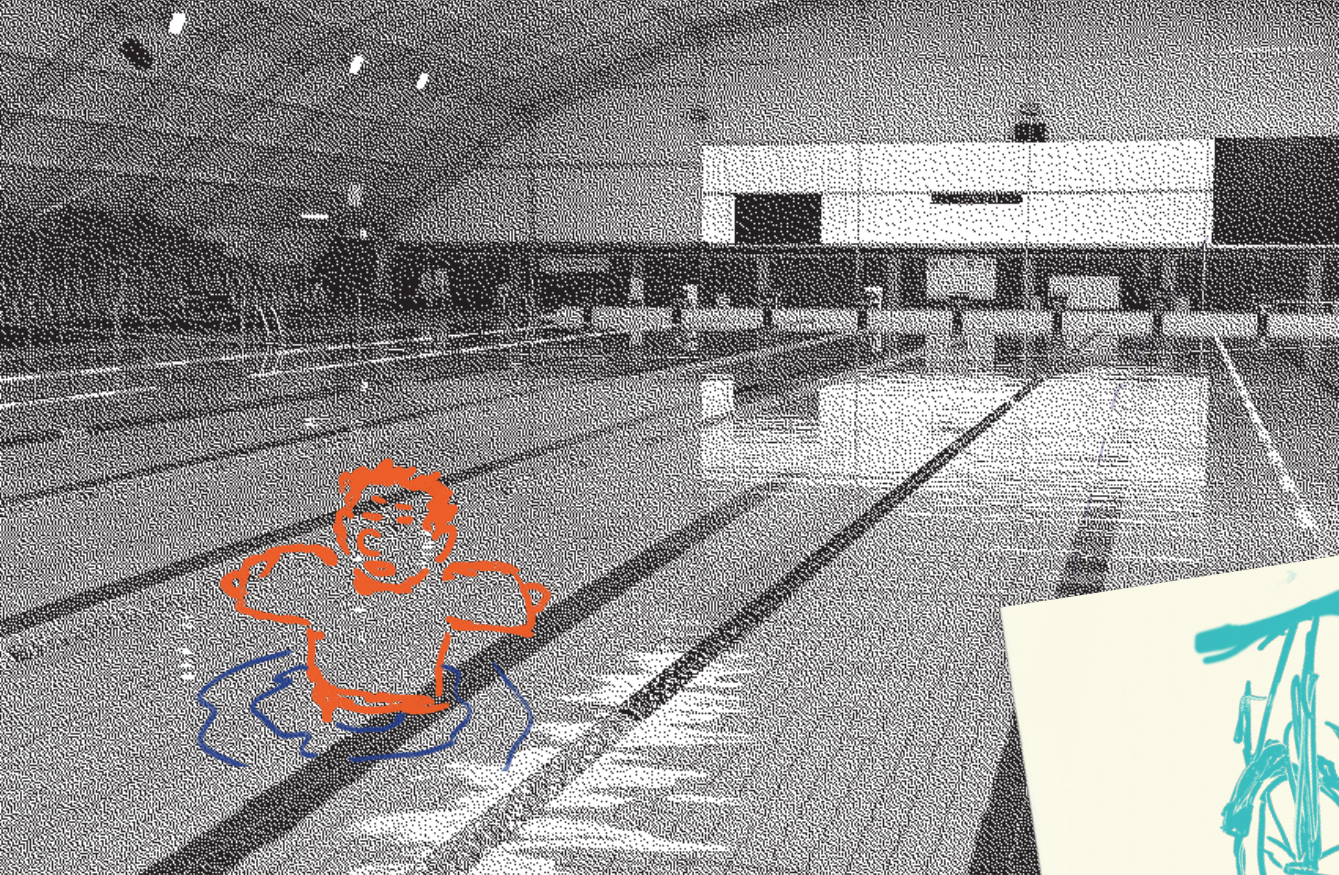
Carole Fleurial,
cheffe de projet climat-
air-énergie à Caux Seine Agglo



C'est pas Versailles ici. Je ne travaille pas chez EDF. La télé, c'est pas pour les mouches... Des formules de ce type, j'en ai entendues à la maison quand j'étais jeune. En devenant parent, je me suis mise à les utiliser. À mon tour, j'ai appris à passer derrière mes enfants pour éteindre les lumières. Rien de plus logique. La lutte contre le gaspillage, c'est un travail d'éveil permanent.

Aline Gayet,
chargée de mission du Territoire
d'énergie Loire, le Siel





Il va faire bon aujourd'hui.
Mais pour le moment, je suis
content d'avoir enfilé plusieurs
couches d'habits. J'aperçois une
cycliste qui accroche son vélo
à un arceau de la piscine.
*Plonger dans l'eau froide à cette
heure là, quelle idée !*

“À la piscine, toujours cette même sensation de froid”

Sophie Potier,
coordinatrice régionale chez ACTEE



Je nage quasiment tous les matins avant le travail. Et pourtant, les cours de piscine obligatoires en maternelle et en élémentaire me laissent de bien mauvais souvenirs : l'eau qui rentre dans le nez, l'odeur de chlore, les bonnets qui arrachent les cheveux, et surtout le froid. Été, comme hiver, je grelottais sans bouger en attendant que ça se passe. Cela tranchait avec la vie à l'école. Fin juin en particulier, nos gâteaux au chocolat fondaient dans nos cartables ; la maîtresse s'efforçait tant bien que mal de ventiler la salle en ouvrant et en fermant la fenêtre comme on joue avec un éventail ; nous avions le droit d'amener une bouteille d'eau que mes parents congelaient et recouvraient d'aluminium.



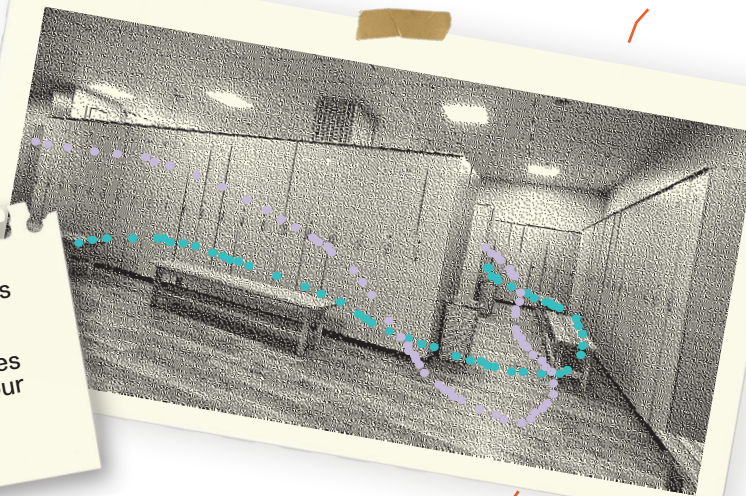
Mais à la piscine, toujours cette même sensation de froid.

J'ai repris la natation bien plus tard, après une fracture de fatigue qui m'empêchait de faire d'autres sports, mais cette préoccupation de confort est restée vivace.

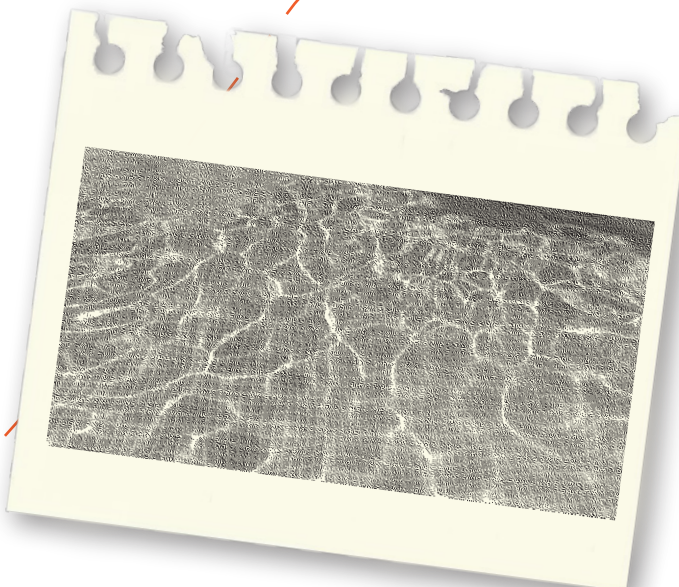
Il existe de nombreuses piscines à Paris alors entre amis, nous avons pris l'habitude de nous dire quand l'une ou l'autre a augmenté ou baissé sa température. La température du bassin ne fait pas tout bien sûr. Dans l'eau, on s'adapte en nageant plus ou moins vite.



En dehors, dans les vestiaires ou sous les douches, on manque de marges de manœuvre pour lutter contre les courants d'air.



J'ai souvent évité certaines piscines parce que je savais que j'aurais chaud dans l'eau, mais froid en sortant. Je le fais encore d'ailleurs.



« Le simple fait de tenir la balle est compliqué »

Berenger Blanquet,
responsable du pôle « transition énergétique »
de Territoire d'énergie Lot-et-Garonne

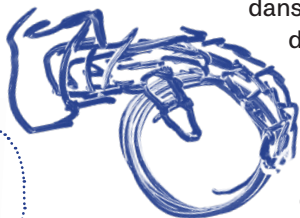
Cahors. Années 90. À la piscine, le froid nous poursuit. À côté du petit bassin d'abord, nous sommes gelés, trempés et immobiles pendant que notre enseignant nous montre les bons gestes pour apprendre à nager. Dans les vestiaires ensuite qui sont si mal isolés. Heureusement, nous avons l'eau chaude des douches sous laquelle nous faisons semblant de nous savonner le plus longtemps possible. Nous n'avons pourtant même pas de savon !

Quand cela ne suffit pas, nous profitons aussi des sèche-cheveux. Les filles les utilisent comme il se doit, mais avec les autres garçons, nous passons dessous les uns après les autres afin de nous réchauffer le corps. La question du gaspillage ne se pose même pas. Nous prenons en quelque sorte des douches de chaleur. Elles font partie du packaging « j'apprends à nager ». Dans la même veine, je me souviens d'un match de handball.

Nous mettons deux heures et demi à nous rendre au fin fond des Pyrénées.



Le gymnase est glacé et le simple fait de tenir la balle est compliqué. Notre premier réflexe est de retirer les brides des radiateurs dans les vestiaires. Autre technique : passer la bombe de froid qui nous sert en cas de blessure sur les capteurs thermiques afin de déclencher le système de chauffage. On dit souvent que l'usager est le premier paramètre d'une opération de rénovation, mais cela doit se traduire dans les faits. En particulier dans une piscine ou dans un établissement sportif car si on ne pense pas à lui, l'usager prend les choses en main.



Pas facile de commencer un entraînement de volley gelée. Dans le gymnase de mon enfance, les radiateurs étaient rouges, mais quoi que ce soit. Nous restions habillées aussi longtemps que nécessaire, et durant tout l'entraînement, nous conservions les mitaines qu'une maman avait fabriquées aux couleurs du club : rouge et blanc.

Aline Gayet,
chargée de mission du Territoire
d'énergie Loire, le Siel



Carole Fleurial,
cheffe de projet climat-air-
énergie à Caux Seine Agglo

Est-ce que c'est parce qu'on bouge tout le temps qu'on subit moins le chaud et le froid quand on est gamins ? Ou est-ce que la perception du confort évolue à travers le temps ? Dans la même maison depuis 2014, je constate par exemple que j'ai le sentiment d'avoir plus froid aujourd'hui.

Je n'ai pas de souvenir précis d'avoir eu chaud ou froid en classe. Pourtant, je constate que ces problématiques reviennent sans cesse aujourd'hui dans les questions des parents et des enseignants.

Dominique Ramard,
maire de Saint-Juvat, président du
Syndicat départemental d'énergie
des Côtes d'Armor (SDE22)





De la fumée s'échappe des cheminées. Ici, épaisse et âcre. Là, à peine visible. Les maisons se ressemblent dans ce quartier. En revanche, avec le temps, *chacun a opté pour un moyen de chauffage différent* si j'en crois la pile de bois de l'un et la cuve de propane de l'autre.

“ Nous avons perdu ce lien direct avec l'énergie ”

Dominique Ramard,
maire de Saint-Juvat, président du Syndicat
départemental d'énergie des Côtes d'Armor (SDE22)



Cela remonte au début des années 80, mais je pourrais encore définir l'emplacement exact du poêle à charbon qui trônait au beau milieu de ma classe de CP, à Saint-Juvat. Aujourd'hui, il serait protégé par des grilles de sécurité, mais à l'époque, il ne gênait personne. Au contraire même, sa présence nous procurait une sensation d'apaisement. On se relayait pour l'alimenter de boulets de charbon que l'on trouvait dans un seau. Seau qu'on allait remplir chacun notre tour. Rien de surprenant à cela. Chez mes grands-parents aussi, nous avions un grand fourneau. Alors que le

climat n'était pas une préoccupation, ce poêle à l'école était d'ailleurs « un progrès » par rapport à la génération précédente. Un élu du village plus âgé m'a confié que vingt ans auparavant, le poêle était alimenté par du bois coupé par les agriculteurs du coin. Le jeudi, qui était le jour de repos dans la semaine, les élèves devaient aider celui qui était à la fois maire et instituteur à en ramasser pour chauffer la salle de classe, la mairie accolée et l'appartement de fonction qui surplombait le tout. J'étais encore en primaire quand une nouvelle étape a été franchie. Le poêle à charbon a été remplacé par de gros radiateurs en fonte connectés à une chaudière fioul. En revenant après l'été, nous n'y avons pas vraiment prêté attention. Nous avons



Le grand enjeu va être de faire en sorte que les élèves saisissent ce que c'est exactement!

plutôt remarqué les murs blancs et le nouvel éclairage. Avec le fioul ou l'électricité produit on ne sait où, nous avons perdu ce lien direct avec l'énergie. Nous le retrouverons bientôt en créant une chaufferie qui sera alimentée par du bois local. Avec sa cheminée, elle sera visible et les enfants passeront devant chaque jour. Elle ne sera bien sûr pas au centre de la classe.





Je quitte la ville et commence l'ascension d'un long sentier. Parti un peu vite, j'ai enfilé des habits qui me passaient sous la main et qui ne sont pas très adaptés à la marche. Je ne suis pas assez réchauffé pour enlever mon blouson, mais comme il est imperméable, je commence à suer à grosses gouttes. *Un classique !*



« On mourait de chaud dans sa chambre »

Vincent Kentzinger,
économe de flux à la Communauté
d'agglomération d'Épinal

J'ai plusieurs fois rencontré l'inconfort thermique dans ma vie. À 14-15 ans, mes parents ont effectué une rénovation globale : isolation du plancher et des murs, suppression d'une terrasse qui créait un pont thermique... C'est à l'issue des travaux que j'ai pris conscience de ce qui n'allait pas auparavant.



La cheminée n'avait plus besoin de tourner en permanence et surtout,

l'espace était assaini : plus de traces d'humidité sur les murs, plus besoin de déshumidificateur dans la chambre.

En allant chez un copain qui habitait le même type de maison, je me rendais compte par ailleurs qu'on mourait de chaud dans sa chambre, sous les combles ; qu'on était désormais mieux chez moi. Plus tard, j'ai commencé ma carrière professionnelle en étant enseignant de physique-chimie. Dans un collège mal conçu. De grandes toiles étaient tendues dans ma salle de classe entièrement vitrée. Nous étions obligés d'allumer la lumière en pleine journée... Tout en supportant des températures de 29 ou 30 degrés.



Je n'ose pas imaginer la manière dont les élèves ont vécu la rentrée de 2023.



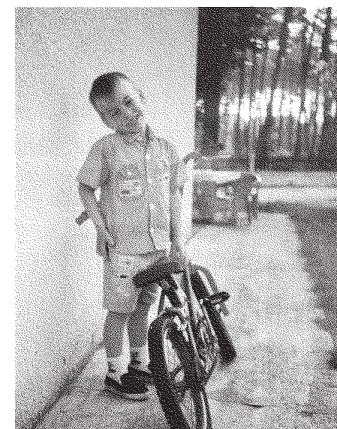
“ J'avais le sentiment qu'il pleuvait en permanence ”

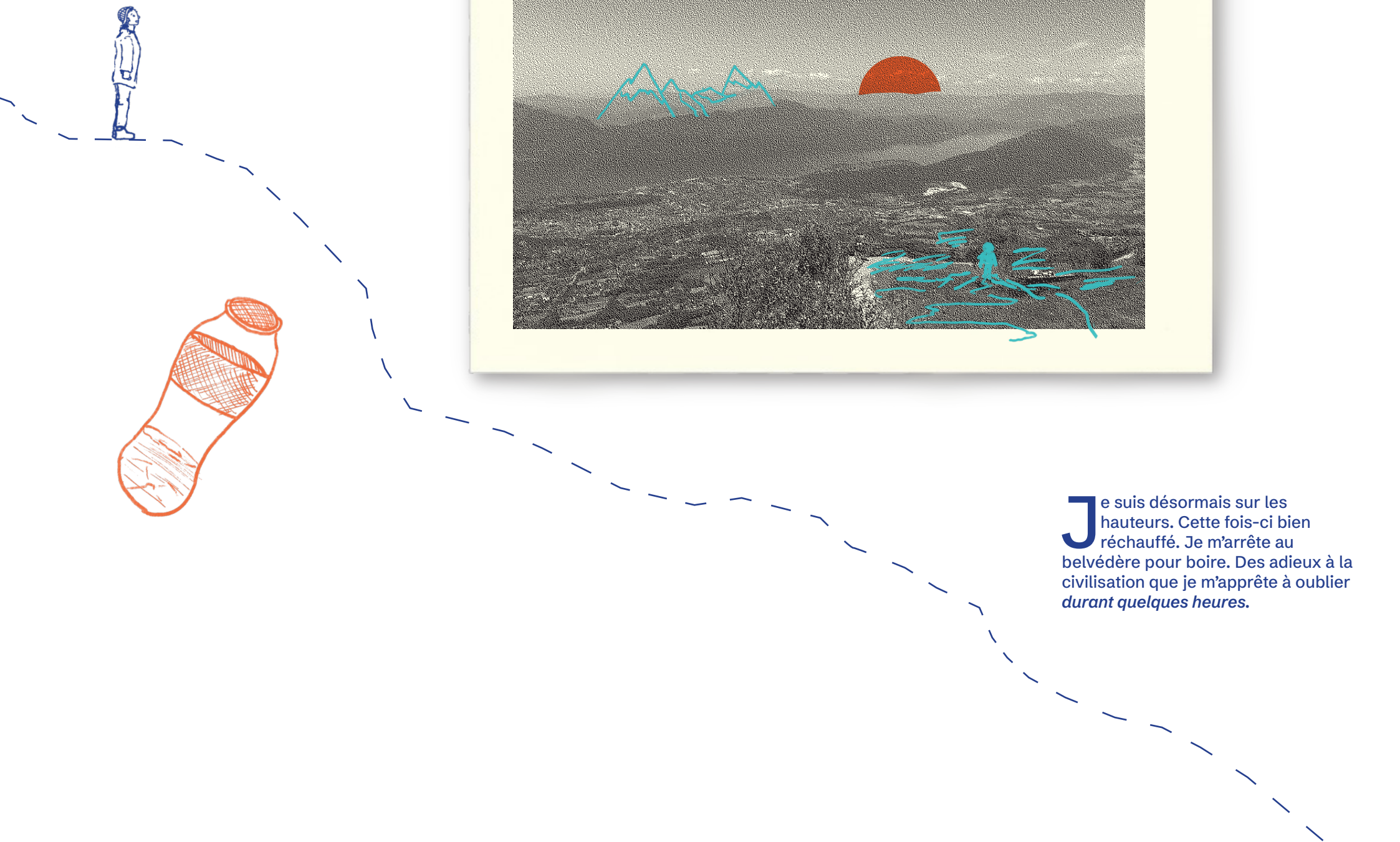
Pierrick Degardin,
directeur adjoint au sein d'ACTEE

Dans mon village de Seine-et-Marne, l'école primaire était un vieux préfabriqué installé dans un fond de cour. Un bâtiment conçu de bric et de broc avec quelques rangées de parpaings formant un pseudo vide-sanitaire, des planches de bois et du crépi projeté. Le tout bien sûr agrémenté de fenêtres en simple vitrage et de chauffages électriques. Les agents de la commune avaient fait au plus vite pour répondre à un besoin, mais d'année en année, le préfabriqué est resté. Il a été remplacé il n'y a pas si longtemps. La conséquence, c'est qu'en CP puis en CE1, j'avais le sentiment qu'il pleuvait en permanence. Nous avions chaud, mais l'air était humide, ce qui générait de la condensation. Cela tranchait avec la vie à la maison, dans une grande ferme. Notre salle de jeu à mon frère et moi était une grange de 70 mètres carrés qu'il n'était pas question de chauffer.



Cela tranchait aussi avec ma classe de CE2, installée dans un vieux bâtiment de type « Jules Ferry », haut de plafond et très peu chauffé car mon enseignant n'avait jamais froid. Les sensations de chaud reviennent au lycée, avec une salle de sport mal régulée. Les questions de confort thermique, ce sont d'abord des recherches d'équilibre.





Je suis désormais sur les hauteurs. Cette fois-ci bien réchauffé. Je m'arrête au belvédère pour boire. Des adieux à la civilisation que je m'apprête à oublier *durant quelques heures.*

« On comprenait ce qu'on faisait. Ça servait à quelque chose »

Pascaline Fisch,
responsable de la cellule énergie
de Territoire d'énergie Côte-d'Or

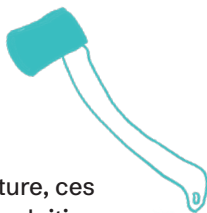
Je n'ai plus de cheminée aujourd'hui, mais j'ai conservé de mon enfance un rapport particulier avec le bois. En Alsace où j'ai grandi, beaucoup de monde possédait un Kachelofen, poêle typique de la région autour duquel se retrouver.



À la maison, nous n'avions qu'un foyer ouvert que l'on critiquerait aujourd'hui pour son inefficacité. Il n'empêche. Le bois est une énergie avec laquelle on a un lien direct. Qui plus est quand on exploite un affouage. Vers six-sept

ans, mon père nous emmenait en forêt ma sœur et moi. Nous étions impressionnées par la nature, ces grands arbres que nous exploitions de manière tout à fait raisonnée... Le terrain était en pente et nous descendions les branches qui n'étaient pas trop lourdes. Sans doute n'étions-nous pas très efficaces, mais on était là. Nous mangions sur place. Parfois, nous faisons un feu pour nous réchauffer. En rentrant, il fallait scier, fendre, ranger. Là encore, nous n'avions pas le droit de manipuler l'impressionnante scie à ruban, mais nous faisons ce qui était dans nos cordes en apportant le bois à mon père. Enfin, nous étions mises à contribution pour rapporter des bûches dans la maison durant l'hiver. C'était amusant... sauf lorsqu'il pleuvait. Quoi qu'il en soit, on comprenait ce qu'on faisait. Ça servait à quelque chose.

Je ne dirais pas jusqu'à dire que ça m'a donné envie de travailler dans l'énergie, mais ce qui est sûr, c'est que j'ai vite compris ce dont il s'agissait.



“ On en revient toujours à ce premier geste ”

Guillaume Perrin,
directeur d'ACTEE

Dans la douce campagne des Alpes-de-Haute-Provence, il a toujours fait bien chaud à la salle des sports de Saint-Auban, qui comme le reste du village avait été construite grâce à l'implantation de l'usine centenaire Pechiney. Nous vivions comme si le village avait toujours été là. Dans cette espèce de phalanstère moderne, l'industriel faisait tout pour que ses salariés aient tout sur place. Mairie, école, bibliothèque, équipements publics, nous étions choyés. Avec mon père, nous avions une passion commune, le tir à l'arc que nous pratiquions en suant à grosses gouttes tout l'été dans le gymnase voisin. Le meilleur moyen de se rafraîchir était d'acheter une glace après l'entraînement. Des années après, en me spécialisant dans l'énergie et la transition

environnementale, j'ai repensé à ce moment : on peut construire les meilleurs bâtiments que l'on veut, développer les systèmes les plus intelligents possibles, donner accès aux meilleurs spécialistes, on en revient toujours à ce premier geste, le plus proche, celui qui touche à son corps.



SE RAFFRAÎCHIR, C'EST SAVOIR INTÉGRER
SON CORPS À L'ENVIRONNEMENT, D'ABORD
PAR DES PETITS GESTES, ET TANT MIEUX
SI C'EST GUSTATIVEMENT BON !





Loin de tout, ou plutôt de tous,
je repense aux questions
que je me posais ce matin.
Aux raisons qui m'ont poussé à partir
seul pour la journée.
*Est-ce que mon métier a du sens ?
Est-ce que je suis le bon chemin ?*

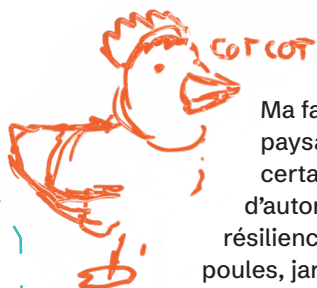


« On ne m'a jamais vraiment dit qu'il ne fallait pas gaspiller »

Vincent Azcue,
économe de flux, Syndicat mixte départemental
des communes des Landes (Sydec 40)

J'ai le sentiment d'être arrivé là par hasard. D'abord en choisissant des études scientifiques parce que j'aimais comprendre le fonctionnement des choses. Puis en m'intéressant aux énergies renouvelables parce que j'ai grandi à la campagne ; que j'ai un attrait pour ce qui touche à l'environnement, au bois, au soleil, au vent.

De fil en aiguille, j'ai vite compris que les principaux enjeux énergétiques étaient l'efficacité et la sobriété. Une certitude qui était peut-être plus ancrée en moi que je ne le croyais. On ne m'a jamais vraiment dit qu'il ne fallait pas gaspiller. On me l'a fait comprendre.



Ma famille d'origine paysanne a conservé certains réflexes d'autonomie et de résilience : avoir des poules, jardiner, ne pas jeter ce qui peut servir un jour... Pour mes grands-parents, ce n'étaient pas des gestes militants, c'était « normal ».



Mon père a toujours été bricoleur. Je me souviens d'un enrouleur qu'il avait façonné avec la structure métallique d'une vieille poussette rouillée. Ou de cages de foot qu'il nous avait fabriquées à mon frère et à moi. Quand elles se sont effondrées, nous avons pris le relais. On a récupéré des filets de pêches et de vieux tuyaux de PVC dans l'entreprise familiale de négoce de matériaux de construction. Nous y avons ajouté des barres d'en-but pour jouer au rugby. Quand on est enfant, il y a beaucoup de fierté à bricoler soi-même quelque-chose comme ça.

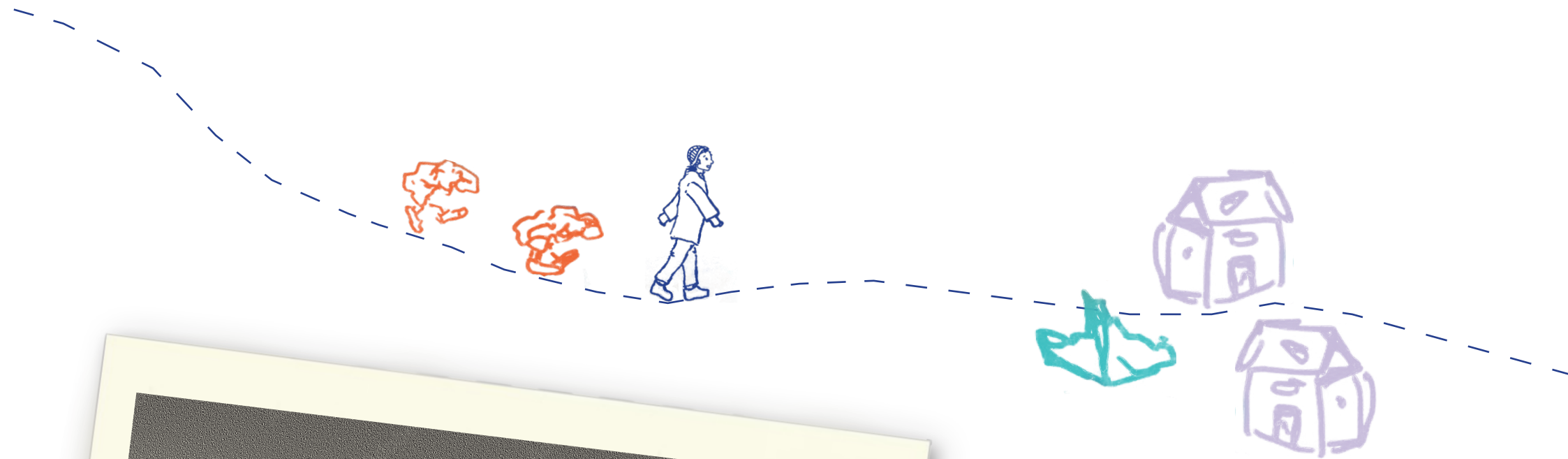


Cueillir des cerises dans une espèce de nacelle en palettes soulevées par un Manitou, ça nous amusait. Ramasser et équeuter les haricots, c'était long... même si avec le recul, ce sont de bons souvenirs bien sûr.

Je n'idéalise pas ce passé. J'ai vingt-huit ans. Je suis né dans une génération où l'usage unique était la norme. Quand on allait acheter le pain, on revenait avec une poche plastique fermée par un petit scotch rouge que l'on jetait en rentrant. Quant au principe du vrac par exemple, il n'existait pas il y a vingt ans. Malgré mon goût actuel pour la permaculture, je n'oublie pas que quand j'étais petit, j'avais le sentiment qu'on nous sollicitait bien trop souvent.



Avec mon frère et mes cousines, on réussissait à rendre ces moments ludiques. Pas très productifs mais ludiques.



Mon esprit continue
de sautiller d'une idée
à l'autre. La rando est comme
ce village que je traverse et qui
mixe *des ruines et des bâtiments
flambant neufs.*

“ La nostalgie de cette maison pleine de mystère ”

Danielle Mametz,
maire de Boëseghem (Nord)
et vice-présidente d'ACTEE

« L'une de mes premières tâches d'élue a été de me pencher sur le sort d'une ancienne salle des fêtes faisant aussi office de restaurant scolaire. Elle était excentrée, pas aux normes, constituée de parpaings et de fibrociment amianté... Construire un bâtiment plus proche de l'école et plus écologique s'est vite imposé, mais cette salle avait une histoire. En particulier pour les aînés qui, pour certains, avaient bénévolement participé au chantier dans les années 60. Et qui surtout y avaient tant de souvenirs. C'était leur salle. La céder et la transformer en logement était douloureux. Cet épisode fait écho à ma propre enfance. Jusqu'à mes dix ans, j'ai habité dans un ancien presbytère que ma commune avait mis en location...

A côté de l'église et du cimetière qu'on traversait pour aller à l'école. À l'époque, les tombes n'étaient pas étanches. Je me souviens des feux follets, ces lumières bleues qui en sortaient. Mes parents m'avaient expliqué que c'était du gaz, mais ça n'en était pas moins impressionnant, surtout dans une région, le Nord, où les légendes ne manquaient pas. Où il ne fallait pas approcher du puits pour ne pas être attirée par la sorcière Marie Graulette. Je me souviens aussi du grenier dans lequel nous n'avions pas le droit de nous rendre car y étaient stockés des grilles et autres bancs qui avaient été retirés de l'église après Vatican 2. Avec ma sœur, nous y passions bien sûr notre temps. J'ai toujours la nostalgie de cette maison pleine de mystère dans laquelle on entrait par un couloir froid et sombre, mais dont les pièces au sud étaient si chaleureuses ».



J'ai étudié dans un lycée bien dégradé, un établissement des années 70 resté vingt ans dans son jus : bardage bleu très abîmé, simple vitrage, et surtout des filets de sécurité pour retenir les fenêtres. Un jour, un copain de classe qui essayait d'en refermer une l'a tout bonnement pris sur la tête. Les rénovations sont aussi parfois une question de sécurité.

Cédric Philbert,
conseiller en énergie partagé
au Syndicat départemental
d'énergies de l'Yonne (Sdey)

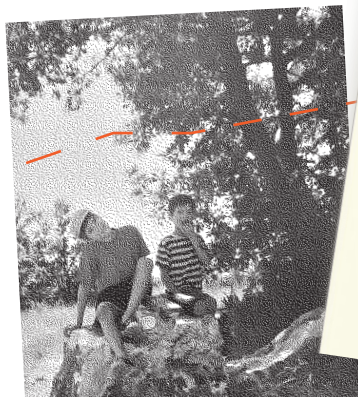


« On puise dans ses souvenirs d'enfance ce dont on a besoin pour comprendre des choses fondamentales »

Guillaume Perrin, directeur d'ACTEE

Nous nous sommes beaucoup demandés pourquoi ces travaux. Bien sûr, les peintures s'écaillaient. Bien sûr le grand hall du collège était tellement marqué années 80 que personne n'aurait été étonné d'y croiser des gens en survet fluo. Bien sûr, nous avions envie que tout change, mais nous étions en quatrième et savions très bien que ces travaux seraient trop longs pour qu'on puisse en profiter. Alors que les ouvriers débarquaient, nous avons rejoint tête basse les préfabriqués posés dans un coin de cour. À l'intérieur, cette odeur entêtante du matériau neuf pouvait nous laisser croire un instant que nous allions vers du mieux. Mais le préfabriqué était posé à-même le sol.

Et nous n'avions plus cette vue sur la campagne et sur la cour que nous aimions tant. Avec le recul, ces préfas n'étaient pas si mal. J'en ai visité des bien pires dans le cadre de mon travail. Mais quand même, nous avons eu du mal à nous y faire.



J'ai beaucoup repensé à cette salle de classe temporaire quand j'ai compris en terminale ou en prépa ce qu'était l'effet Venturi. Un phénomène contre-intuitif selon lequel un goulet d'étranglement a pour effet d'augmenter la vitesse du fluide qui y transite, mais de réduire la pression.

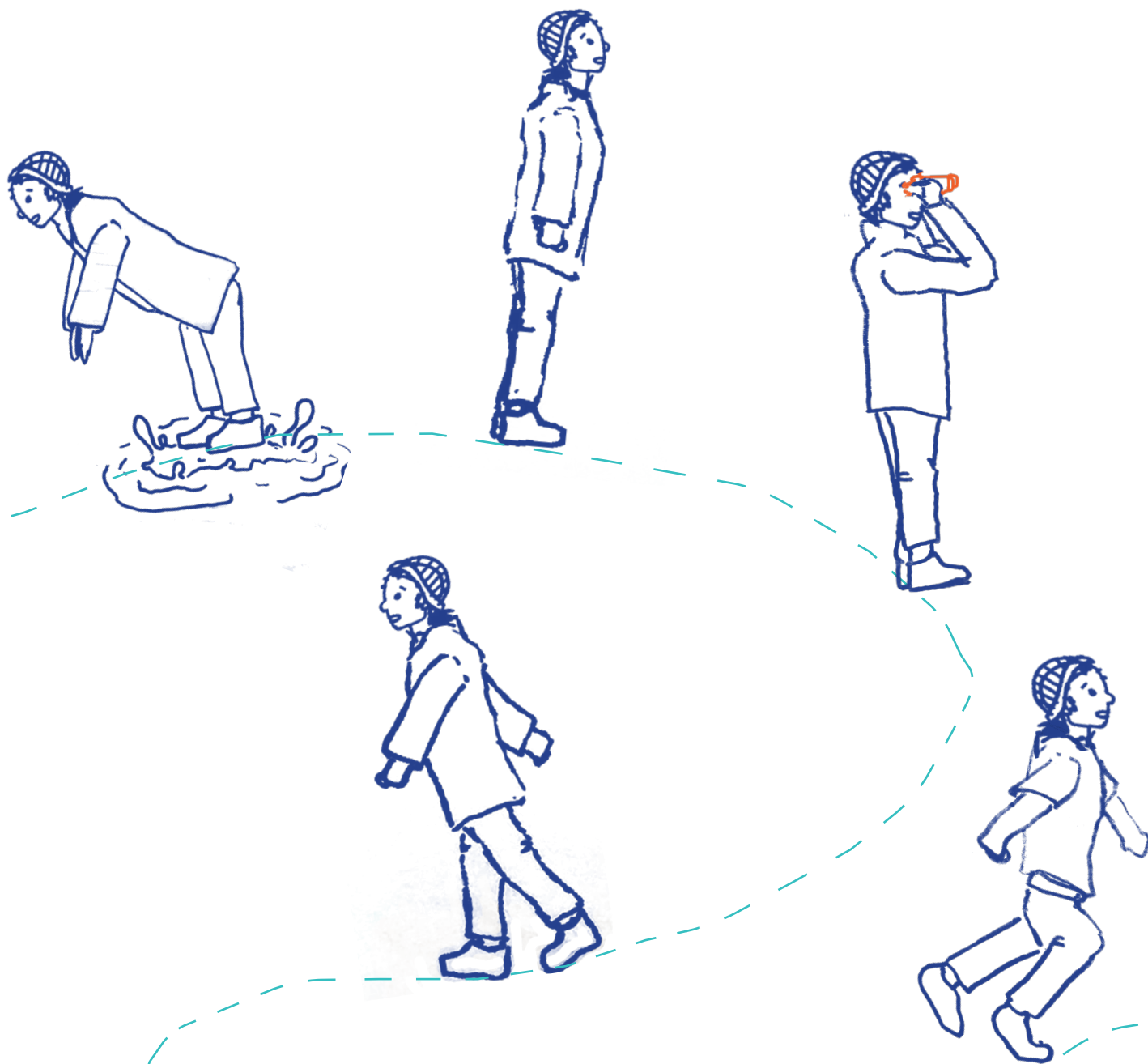


J'ai vite compris que des collégiens n'ont rien de fluides newtoniens. Quand on quitte une vaste cour pour rejoindre un préfabriqué par une petite porte, c'est même exactement le contraire qui se passe : la vitesse diminue et la pression augmente ! Mieux vaut d'ailleurs ne pas résister et se laisser porter par la masse pour ne pas finir écrasé. Autre enseignement de la physique. C'est amusant de se rendre compte qu'on puise dans ses souvenirs d'enfance ce dont on a besoin pour comprendre des choses fondamentales. La science présente un monde extrêmement organisé.

Mes copains de quatrième m'ont appris qu'il fallait toujours tenir compte des conditions.

Qu'il ne fallait pas appliquer les règles bêtement





Je ne sais pas qui a écrit que
le voyage ou la marche étaient
des moyens de se retrouver
soi-même. Sans doute plusieurs
personnes. Je rentre fatigué.
Requinqué.
D'attaque pour reprendre.



Qui ne s'est jamais réveillé un matin en se demandant à quoi bon ? À quoi bon cette nouvelle journée sur un tableur à calculer des résistances thermiques ? À quoi bon perdre son temps à essayer de convaincre des gens qui ne veulent pas de la transition énergétique ? À quoi bon ce bâtiment que nous voulons rénover ? Est-il si essentiel ?

